

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 10 (1872)  
**Heft:** 48

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182017>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*crenmolé mé.* Ne crains pas de te lever matin et de prendre beaucoup de peine, car, selon les vieux dictons, *kan on vau dau pesson sé jau molli, et cé ka fauta dé fu que lo tsertse.*

Si tu peux augmenter tes fonds de quelque bonne pièce de champ ou de pré, fais-le tout de suite, afin que l'occasion ne t'échappe pas, car disent les enfants de Cossonay, *po preindre lo nid, ne faut pas atteindre que lé zozé saian via* ; mais prends garde de faire de mauvais marchés ; surtout n'achète rien dans les lieux trop élevés et battus du vent, car le vieux proverbe est vrai, *bragā lé hio, mā teni vo dein lé bā.* Observe la nature du terrain avant de l'acheter, et conforme-toi à cette règle de ceux d'Avenches, *einke io crai lo tacouné, laissé lo a kouï lé ; inke io crai lo piapau, atzila lo se te pau.*

Sans être avare, il faut que tu aies beaucoup d'ordre et d'économie ; ne néglige pas les petits profits, car, comme disent les femmes de Montreux, en portant leurs plantons de choux au marché de Vevey, *ke mépreise lo pou, lo prau lo foui.* Evite de faire de petites pertes, car, comme on dit à la Forclaz, *se toté gotté cressan, toté gotté décessan.*

S'il t'arrive d'éprouver des revers et des pertes, supporte-les courageusement, sans te laisser abattre par le chagrin ; après les mauvaises récoltes viendront les bonnes, car notre pasteur dit des années comme des gens, *san bin ti de la mima malaira ; ma ne san pas ti de la mima manaira.* Un malheur n'arrive presque jamais seul, car, comme on dit à La Sarraz, *kan lo mo vein, trotze* ; mais quand le bien vient, il est aussi en compagnie ; ce qui va mal aujourd'hui ira mieux demain, car, comme dit ma fileuse Fanchon, *la pllodze d'au matin n'impatze pas la dzorna d'au pèlerin.*

Un mauvais garnement vient-il te proposer de quitter l'ouvrage pour aller te divertir, dis-lui, comme mon neveu Isaac, *k'a prau besogne a pou lesi.* Si tu as pour ami quelqu'un qui a mauvaise langue et mauvais cœur, tu n'en tireras rien de bon, car, disait le meunier du moulin d'Amour, sur la Venoge, *on ne pau sailli de la farna bllantze d'on sa dé tserbon.* Lorsque le désordre a duré longtemps dans un domaine où n'est pas l'œil du maître, s'il y regarde enfin, c'est trop tard ; il faut en faire son deuil, *apri la mort lo maidze,* dit-on alors à Echallens.

Tâche toujours d'apprendre quelque chose de bon ; l'ignorance de ce qu'il faut savoir ne se justifie point, en disant avec ceux du Vully, *cé ke ne sa rein ne pau rein dépendre.*

Ne flatte pas les autres pour tâcher d'en faire des dupes, de peur qu'ils ne te prennent au même piège, sans que tu aies besoin de dire *gratta mé, té gratteri.* Pardonne les torts de ton prochain, à l'exemple de ton grand-père ; quand on lui jouait de mauvais tours, il disait entre ses dents, *k'enka trei fu bon,* et cependant il pardonnait le quatrième. C'est lui qui m'a appris que si l'on dit à Oron *kokka por kokka,* c'est afin d'engager à rendre le bien pour le bien et non le mal pour le mal.

L'important, mon fils ! c'est une bonne conscience ; celui qui en a une mauvaise est toujours

en crainte ; puis vient le moment d'en rendre compte ; puis le proverbe du franc Vaudois, *crouia via et bouna mort ne furant jamais d'accord.*

En voilà assez pour le moment ; je reprendrai la plume si Dieu me prête vie, et je termine en disant, comme la femme de notre vieux syndic, *kan lé bou le prau.*

Lovattens, mars 1870.

JEAN-LOUIS.

Dans plusieurs localités des Alpes, l'usage des oraisons funèbres s'est conservé. Quand il s'agit d'un homme du peuple, l'oraison se prononce dans le cimetière même, et c'est souvent le régent du village qui remplit cette fonction. Celui de M... a fait dernièrement un discours où l'on a remarqué un passage assez laconique. Penché sur la fosse, il a dit : *Mes frères ! de celui que nous venons d'ensevelir, les uns disent du mal, les autres disent du bien : eh bien ! croyez-moi ; laissons-le-là.* Aussitôt il se retourne et sort du cimetière, suivi de tout le convoi, pour se rendre à la maison du défunt, où le repas des funérailles les attendait.

Un professeur bernois s'était attaché, dans plusieurs écrits, à démontrer que les Suisses étaient une colonie grecque ; il en cherchait partout des preuves et en trouvait même jusque dans notre patois vaudois, qui compte, en effet, une cinquantaine de mots dérivés du grec. Il disait, par exemple, que nos paysans s'envoyaient aux enfers dans leurs imprécations réciproques ; ce qui n'est pas généralement vrai. Voici la cause de sa méprise. Le savant Bernois avait entendu un jour, entré Lausanne et Moudon, deux laboureurs, dont l'un disait à l'autre d'une voix forte : *Va lei adé.* Il crut que ces deux hommes s'insultaient ; le mot *adé*, qui en grec signifie *enfer*, frappa ses oreilles, et il le nota dans son carnet. — L'un des paysans avait simplement dit à l'autre : *vas-y toujours.*

Chacun connaît le prix exorbitant du bétail et la cherté des viandes de boucherie depuis deux ans ; et nous doutons qu'on revoie jamais le bétail revenir aux prix où il se vendait au commencement du siècle. On lit dans un journal de 1803 : « Nous ap- » prenons de l'Oberland que le commerce du bétail » y a pris la même tournure que dans le canton de » Fribourg. Dans les dernières foires, on n'a pu ti- » rer que 45 à 50 francs des plus belles vaches, qui » se seraient vendues 150 à 175 francs il y a quel- » ques années. Le manque d'argent, de fourrages, » de débouchés, et la prodigieuse quantité de bétail, » sont les principales causes de ce bas prix. »

Aujourd'hui, les vaches se vendent de cinq à huit cents francs ; plusieurs même se sont vendues jus- qu'à mille francs.

L'autre jour, un ivrogne se laisse choir de la fe- nêtre d'une pinte située au 1<sup>er</sup> étage, et reste pres-

que sans connaissance sur le pavé. On accourt, on l'assied près d'une porte, et la voisine d'en face s'empresse d'apporter un verre d'eau. Notre homme, reprenant peu à peu ses sens, y trempe les lèvres, fait la grimace et rend le verre en disant d'une voix rauque : « De quel étage faudrait-il tomber pour qu'on m'offrit un verre de vin ? »

On sait que les animaux ont en général un instinct admirable pour se guérir de leurs maladies ou de leurs blessures, sans le secours du médecin ou du chirurgien. Voici, à cet égard, sur l'instinct de la bécasse, un exemple qui mérite d'être noté.

Un chasseur de Morges nous écrit qu'en ayant tiré une le 14 courant, il ne fut pas peu surpris de voir qu'elle avait eu l'art de se raccommo-der une jambe cassée. Il remarqua autour de cette jambe un appareil de terre glaise très bien appliqué. Après l'avoir enlevé, il reconnut la fracture par la blancheur de l'épiderme et une esquille d'os encore saillante, et il a pu juger que la guérison était complète par le calus qui était parfaitement formé, et pour avoir vu cet oiseau courir très lestement devant son chien.

#### Les derniers combats de l'ancienne Berne.

##### VI.

Les Bernois, de leur côté, cherchaient à prendre leurs mesures : d'Erlach appelait aux armes le landstourm, faisait son possible pour réunir ses bataillons, dont la retraite du 2 au 3 mars avait encore diminué le nombre ; mais l'insubordination se montrait partout. La révolte acquit même un tel caractère de gravité parmi les troupes stationnées à Gumminen, que le colonel Louis de Watteville, officier courageux, mais peu intelligent, se décida, le 3 au soir, à abandonner les importantes positions qui lui avaient été confiées et à se retirer sur Berne. Il fit avertir de son dessein pendant la nuit les colonels Ryhiner et Stettler, qui commandaient à Laupen et à Neueneck, et commença lui-même sa retraite le 4 au matin. Ryhiner et Stettler, profondément étonnés, mais en danger de voir leur droite débordée et tournée par l'abandon de Gumminen, se replièrent sur Wanguen, puis, laissant là leurs troupes, coururent seuls à Berne chercher des ordres, que, dans la confusion générale, on ne savait trop leur donner. Au moment où ils revenaient à cheval, ils furent entourés près du grand tilleul, aux portes de la ville, par une troupe de soldats ameutés, et tués immédiatement à coups de fusil. Ces deux officiers comptaient au nombre des plus énergiques de l'armée, et l'on se rappelle involontairement ici l'observation de M. Monnard : « Partout où l'accusation de trahison se faisait entendre, on trouvait des émissaires des Français. » Ce déplorable événement réveilla l'autorité de sa léthargie. L'ordre fut aussitôt expédié à toutes les troupes de reprendre leurs positions de la veille. Après quelques murmures, la colonne de Gumminen, qui était en mar-

che, rebroussa chemin et rentra dans le devoir. Le 4 dans la journée, les Bernois occupaient de nouveau les postes de Neueneck, Laupen Gumminen. Le colonel Frédéric de Watteville, qui s'était distingué devant Soleure, remplaça Louis de Watteville dans le commandement de la division. Il désigna le quartier-maitre-général de Graffenried comme chef des troupes qui devaient défendre Neueneck.

Au nord, d'Erlach parcourait sa nouvelle ligne ; mais quelle ligne de bataille ! dit un témoin oculaire. Le général avait donné l'ordre de briser les routes, et rien n'était fait ; d'ouvrir des fossés, de construire des ouvrages de campagne au Grauholz, et le 4 mars au matin quelques forçats commençait seulement à y travailler. Tout lien de subordination avait disparu parmi les troupes ; elles se plaçaient où le sort les conduisait, où un emportement aveugle les guidait. Des bataillons entiers se portaient de leur chef en des localités où l'on n'aurait pas dû trouver un homme ; les véritables positions militaires n'avaient pas une compagnie pour les garder, et la voix des chefs se brisait inutile contre l'anarchie universelle. En passant à Moosseedorf, d'Erlach aperçut un jeune officier d'artillerie qu'il connaissait ; il lui fit signe d'approcher, et, se penchant sur son cheval, lui dit à voix basse : « Mon cher voisin, tout est perdu ! Le gouvernement a abdiqué. La troupe est révoltée. J'y perdrai la vie, et ce qui me peine bien autrement... l'honneur. Adieu ! »

Non, d'Erlach n'a point perdu l'honneur. Ce reproche retombe de tout son poids sur les hommes qui, après les événements du 2 mars, osaient espérer encore qu'en se mettant à plat ventre, ils désarmeraient les Français, et venaient, en effet, d'abdiquer. Le 4 mars, à 6 heures du matin, le Grand Conseil, après une longue délibération, avait résolu de céder à toutes les exigences de Brune. Il avait renoncé à ses pouvoirs et nommé immédiatement un gouvernement provisoire. L'avoyer Steiguer, qui avait encore lutté énergiquement contre ces lâches condescendances, descendit de son trône après l'abdication. Tous les membres se levèrent ; il traversa la salle avec calme et gravité, sans prononcer une parole. Sur le seuil, se retournant encore une fois vers l'assemblée, et lui jeta un regard de dédain, puis rentra dans sa maison. Il emportait avec lui le vieil esprit de la république.

Pendant les journées du 3 et du 4, la confusion la plus complète régnait à Berne. La ville était remplie de landstourm, qui affluaient de tous les côtés, vieillards infirmes, enfants, femmes même, les uns armés de vieux mousquets, d'autres de hallebardes, de morgenstern, de bâtons. Un bataillon entraînait, un autre sortait ; ici des bandes de soldats assiégeaient l'hôtel de ville, demandant des armes et des munitions ; là se promenait l'un des principaux meurtriers de Stettler, montrant le chapeau de la victime et se vantant de son action ; là des groupes se formaient, harangués par un orateur, et partout l'on entendait le mot de trahison. L'un des premiers actes des autorités nouvelles fut d'accorder aux trou-